



SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVEQUE

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

Publié—Le 1er et le 15 de chaque mois

VOL. III.

15 OCTOBRE 1904

No. 20.

SOMMAIRE—Lettre de Mgr Taché à sa mère (suite)—L'Ouest Canadien (l'abbé G. Dugas)—Les Cisterciens réformés—Lettre du Père Bonald (suite et fin) Mgr l'Archevêque de retour d'Europe—Etrange théologie d'un mémo—Ding! Ding! Dong!

LVI.—DEUXIÈME LETTRE DE MGR. TACHÉ À SA MÈRE PENDANT SON TROISIÈME SÉJOUR À L'ÎLE-À-LA-CROSSE.

Île à la Crosse, 10 octobre 1855.

Bonne maman,

Vous connaissez ma vieille habitude d'écrire à toutes les occasions; je ne veux point y déroger, aussi je m'empresse de saisir celle qui se présente à ma grande surprise et satisfaction.

Des hommes encore à la recherche du Comte Franklin viennent d'arriver ici et ils repartiront demain matin; ils ont à leur tête un M. Stuart de Québec qui a été se promener sur la mer glaciale en canot d'écorce et qui s'en va en Canada pour dire à l'univers qu'il a trouvé quelques morceaux de bois et de cuir-ve qui ont appartenu aux infortunés navigateurs, objet de tant de troubles et de recherches.

La mort de M. Franklin et de ses compagnons d'infortune est pour moi un fait depuis longtemps indubitable et à la certitude duquel cette dernière découverte vient d'ajouter une nouvelle preuve. Les journaux vous diront tout ce que et plus que ce que M. Stuart ne m'a dit lui-même dans les quelques instants de conversation que j'ai eu avec lui.

Il est bientôt dix heures; j'ai plusieurs lettres à écrire cette nuit en sorte que vous comprendrez facilement pourquoi je ne vous dit qu'un mot; mais ce mot suffira pour vous assurer que votre Alexandre est bien, qu'il pense toujours à vous, et je sais ce que cette double conviction a de doux au cœur d'une mère.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis que j'ai vu M. Bel-

court, et les lettres que vous m'avez adressées par lui ne me sont pas encore parvenues; je ne les attends que par le courrier d'hiver ainsi que d'autres que probablement vous aurez écrites depuis.

En ce moment, je suis seul; mon compagnon, le cher Père Vergievien étant allé en mission au Lac Vert; il sera de retour la semaine prochaine. Je crois de recevoir des lettres de nos Pères d'Athabaska; j'en ai eu la semaine dernière de ceux du Lac la Biche. Tous étaient bien au départ de leurs missives ainsi que nos chers Frères. Je vous prie de donner ces nouvelles à nos bons Pères de Montréal avec l'expression de l'attachement sincère que j'ai pour eux tous. Ne pouvant écrire qu'une lettre en Canada, ils ne m'en voudront pas de vous l'adresser.

Mille et mille amitiés à mon cher oncle, à mes frères et sans oublier M. Pépin.

Depuis un mois, je suis environné d'un grand nombre de sauvages; notre pointe s'est changée en village pour ces quelques semaines, mais l'approche de l'hiver va bientôt me faire rentrer dans la solitude. La faim, dit-on, fait sortir les loups des bois; on pourrait ajouter: "La faim y fait rentrer les sauvages". J'ai éprouvé beaucoup de consolations cet automne. Notre pauvre peuple s'est montré plein d'heureuses dispositions et d'amour du Bon Dieu. Comme j'étais heureux de voir une pleine église de monde, chantant, autant de cœur que de bouche, les louanges du Dieu qu'il y a dix ans pas un de ces fervents néophytes ne connaissait.

À d'autres, d'autres jouissances; quand à moi, les consolations de mon saint ministère suffisent à mon bonheur et à mon ambition. La certitude de ce bonheur vous rendra aussi heureuse. Vous remercierez Dieu des grâces dont il comble votre fils et le priez de lui continuer le cours de ses faveurs. Puis au temps de l'épreuve, le souvenir d'un fils qui vous aime tendrement viendra adoucir l'amertume de l'absence du pauvre

†Alexandre, O. M. I.

L'OUEST CANADIEN. (Suite)

Depuis l'établissement du conseil d'Assiniboine, les causes étaient jugées sans être plaidées par des avocats. Chaque partie exposait ses raisons et le juge de paix se prononçait comme

dans nos cours d'équité; mais les meilleurs systèmes ici-bas ont toujours des inconvénients: rien n'est parfait dans les institutions humaines; d'ailleurs, l'homme se lasse de tout même des meilleures choses. La population de la Rivière Rouge imita les grenouilles de la fable, elle demanda un juge.

La Compagnie fit venir de Montréal le Juge Adam Thom; il arriva au Fort Garry en 1839. Il eut été désirable que cet important personnage fut sous tout rapport capable de faire une bonne impression sur l'esprit de la population; malheureusement, ce fut le contraire qui eut lieu. D'abord, ce juge ne parlait pas le français, inconvénient très grave pour exercer ses fonctions parmi une population dont la majorité ne comprenait pas un mot d'anglais. De plus la réputation qui l'avait devancé à la Rivière Rouge était loin de lui attirer les sympathies des métis français. On savait dans la colonie qu'en 1837 et 1838, Adam Thom s'était illustré à Montréal par ses discours fanatiques contre les canadiens. Dans un journal rédigé par lui, il avait été jusqu'à dire, en parlant des patriotes qui avaient pris les armes: "qu'il faudrait bruler les demeures de ces insurgés et laisser leurs familles errer sans asile sur les ruines fumantes de leurs maisons afin d'effrayer la postérité par la vue d'un tel châtement."

Voici ce que l'historien Ross dit du juge Thom. "Sous le rapport intellectuel, le juge Thom était un gentil homme, doué de talents remarquables et d'un grand mérite comme magistrat, mais pour l'avantage de la colonie, il était permis de douter qu'il fut l'homme de la circonstance." Le peuple disait: c'est l'homme de la Compagnie, il ne peut pas être notre homme et il ajoutait: la Compagnie a déjà un aviseur, il faut pour que la partie soit égale que nous ayons le nôtre. Il faut un avocat des deux côtés sans quoi pas d'équilibre. D'autres disaient: il a voulu faire pendre les partisans de Papineau, il ne sera jamais favorable aux métis canadiens-français. Toutes ces remarques n'empêchèrent pas le Juge Thom d'être installé dans ses fonctions qu'il remplit jusqu'à l'année 1854 où il fut remplacé par le Juge Johnson, un parfait gentil homme parlant le français comme un parisien.

En l'année 1840, Thomas Simpson qui avait eu en 1834 une altercation avec Laroque au Fort Garry revint d'un voyage d'exploration vers les régions arctiques et il voulait aller porter en Angleterre le rapport scientifique de ce voyage. La voie la plus courte était celle des Etats-Unis mais elle n'était pas

la plus sûre parcequ'il fallait traverser les terres des Sioux toujours cruels envers les blancs. Les compagnons de Simpson qui avaient partagé avec lui le mérite de l'exploration voulaient aussi se rendre en Angleterre, mais ils prirent la route des lacs qui offrait moins de dangers quoiqu'elle fut plus longue. Simpson pour avoir la gloire d'arriver le premier en Angleterre choisit la route à travers le Dakota pour atteindre la rivière Saint-Pierre sur le Mississipi et de là New-York. Il partit de la Rivière Rouge en compagnie d'un parti de colons métis. La caravane se mit en route le 6 juin, mais pressé d'arriver au terme du voyage, Simpson se fatigua dès le second jour de la lenteur de la marche et le 9 au soir il se choisit quatre guides pour prendre le devant le 10 juin au matin. Ces guides étaient Antoine Legros et son fils, tous deux canadiens, John Bird, metis anglais et James Bruce, métis écossais. Ce jour là, il pressa tellement la marche qu'il parcourut quarante sept milles; à peine donnait-il à ses chevaux le temps de manger et à ses guides quelques heures de repos. Lui-même était continuellement agité, inquiet et empressé; l'idée qui le préoccupait et le troublait, c'était la crainte d'être devancé en Angleterre par ses compagnons qui avaient pris la route des lacs.

Quelquefois il prenait durant les jours suivants le devant sur ses guides, puis revenait sur ses pas sans adresser un mot à personne. Ceux-ci lui firent remarquer que s'il presse ainsi la marche ses chevaux seront bientôt exténués et qu'ils seront réduits à continuer le voyage à pied. C'est bien, dit-il; puisqu'il en est ainsi, retournons sur nos pas; et sans attendre de réponse il fit tourner son cheval et le lança à toute bride. Ses guides s'aperçurent qu'il donnait des symptômes d'aliénation mentale.

Le 12 juin au soir, quand ses gens détêlèrent les chevaux, ils virent qu'il ramassait les fusils de ses guides et les plaçaient ensemble dans une charrette, ce qu'il n'avait pas l'habitude de faire. Tard dans la veillée, Legros et Bird se préparaient à monter la tente de Simpson quand celui-ci saisissant un fusil à double canon il les déchargea sur eux à bout portant et les étendit morts sur la place. Ceci avait lieu le 14 juin au soir. Il dit ensuite à Bruce: "D'après la loi anglaise, je suis justifiable de ces deux morts, car ces hommes avaient conspiré contre moi; maintenant, si vous connaissez la route pour retourner à la Rivière Rouge, rebroussons chemin. Bruce en voyant ce qui venait d'arriver dit au jeune Legros: sauvons-

nous. Si vous me ramenez à la Rivière Rouge, dit Simpson, je vous donne 500 louis sterling.

Le 15, de grand matin, ils avaient franchi cette distance et se trouvaient avec leurs camarades.

(A Suivre.)

LES CISTERCIENS REFORMES OU DE L'ETROITE OBSERVANCE,

VULGAIREMENT DITS: "TRAPPISTES."

(Suite.)

Tels sont les principaux traits de la vie cistercienne: prière, pénitence, travail. Le religieux prie pour lui et pour le prochain, il prie au nom de l'Eglise; il expie ses péchés et ceux du peuple et acquiert de nombreux mérites pour le ciel. Il travaille, non pour amasser des richesses auxquelles il a renoncé et qu'il méprise, mais pour gagner sa vie et pouvoir largement secourir les malheureux. Il vit séparé des hommes pour se rapprocher de Dieu davantage. Saint Bernard, son glorieux Père, lui a laissé cette devise: "Labor, latebræ et voluntarie paupertas hæc sunt monachorum insignia."

Notre Ordre est tout à la fois abri pour l'innocence, refuge pour la faiblesse, port assuré pour les âmes ballottées sur la mer orageuse de la vie, où elles ont rencontré de funestes écueils et même essuyé de tristes naufrages. C'est la plus belle la plus sanctifiante, la plus sûre; elle réserve de douces et bien surprenantes consolations.

Ces précieux avantages, nous les offrons dans la Charité du Christ aux âmes généreuses que le divin Maître aura prévenues de sa grâce et qu'Il conduira dans nos solitudes pour leur parler au cœur.

"Venite et videte quam suavis est Dominus."

LES RELIGIEUSES CISTERCIENNES.

Notre Seigneur a appelé les deux sexes à la perfection, partant à la pratique des Conseils évangéliques; et dans cette voie de sacrifice, loin de se laisser devancer par l'homme, la femme est capable de plus grands progrès, parce qu'elle y marche avec une générosité sans calcul. Toute d'affection et de dévouement, son élan la porte souvent jusqu'au sommet de l'héroïsme. La faculté créatrice est moindre, mais dans l'imitation elle s'attache de plus près à son modèle et réalise ainsi des chefs-œuvres de perfection.

Les femmes comme les hommes eurent donc leurs débuts, leurs essais de vie parfaite. Les Vierges "Consacrées" de la primitive Eglise étaient en quelque sorte des religieuses bien que ne vivant pas toujours en Communauté, restant même au sein de leur famille, telles: Flavia Domisilla, Fébronia et tant d'autres.

Mais quand les villes et les déserts se peuplèrent de moines, les femmes pieuses eurent à cœur de devenir leurs émules dans l'amour de l'immolation. C'était tout d'abord une sœur, une mère ou même une épouse, qui voulaient ne pas le céder en générosité à ceux qui les quittaient pour suivre le divin Maître. Il y eut des vierges innocentes et pures, des veuves admirables, il y eut aussi des pénitentes, des repenties comme on dirait aujourd'hui. La solitude a contemplé les expiations des Thais, des Pélagie, des Marie d'Egypte et de bien d'autres. L'Eglise les honore et les prie en même temps que les Alexandre, les Euprose. Partout donc dans les premiers siècles, la femme rivalise avec l'homme dans la charité, le sacrifice, l'expiation et la réparation.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE BONALD AU RÉDACTEUR DES
"CLOCHES DE SAINT-BONIFACE".

(Suite)

Depuis ma dernière lettre parue dans "les Cloches", notre ministre a été envoyé ailleurs: son remplaçant est déjà arrivé. Ce dernier n'a pas encore anathématisé les catholiques dans ses sermons; il n'y a même pas fait allusion. D'ailleurs il parle l'Anglais seulement, et il n'y a peut-être pas trois de ses auditeurs qui le comprennent. Cependant, les méthodistes se préparent à bâtir un temple nouveau; quoique notre église soit belle, ils sont assez riches pour nous surpasser. Mais comme je le dis à nos chrétiens ils n'auront jamais le Bon Dieu comme nous l'avons au tabernacle.

Dans le courant de juillet dernier un évêque anglican de passage à Cross Lake fut prié par une famille protestante de baptiser le dernier venu. Savez-vous ce que répondit le bishop? "Je ne baptise pas, ce n'est pas de mon ressort. Je suis évêque." Le lendemain, dimanche, des protestants indiens absourdis de cette réponse viennent me raconter cela avant la messe. Après la messe, devant une auditoire moitié protestant, je prêchai sur la nécessité du baptême, et je leur parlai de Mgr. Grandin, des missionnaires, des apôtres qui se faisaient

un bonheur de baptiser les plus humbles.

L'Époque du traité avait amené à Cross Lake toute la population des environs, trois cents indiens de la réserve et une centaine d'autres. Plusieurs qui n'avaient jamais vu notre église vinrent assister à nos offices du dimanche. Le Rév. P. Perreault célébrait à l'autel. Mme veuve P. D'Eschambault et Mme G. D'Eschambault accompagnaient le chant avec l'harmonium. C'était la première messe solennelle à Cross Lake. Nos Indiens en furent enchantés, émerveillés. Un bon sauvage de retour à sa loge raconta ses impressions à sa famille toute protestante comme lui.

Son fils m'en parla le soir: "Souvent je suis entré, dit-il, dans une église protestante ici ou à Norway House. Mais je n'ai jamais rien senti de pareil à ce que je viens de sentir dans votre église catholique. Que c'est beau! disait-il et comme on se sent heureux d'entendre les chants et d'écouter la parole du prêtre!

Le Principal d'une école méthodiste vint quêter des enfants protestants pour son école. A un bon sauvage méthodiste il dit: "Tu vas m'envoyer ta fille à l'école". "Non", répond le sauvage: "Déjà je l'ai promise au prêtre catholique et même elle a commencé à fréquenter son école. — "Tu es catholique? — Non, répond le sauvage. Mais alors, reprend le maître d'école tu es "une bête" pour agir ainsi. "Peu importe, dit le sauvage furieux, c'est ainsi, et ne m'embête plus, car alors même que j'aurais dix enfants je ne t'en donnerais pas un seul pour ton école".

Cet homme là se fera catholique, car jusqu'ici c'est ainsi qu'ont fait nos convertis. Ils ont commencé par m'envoyer leurs enfants et après ils les ont suivis et ils restent fidèles.

Nous ferons notre possible pour établir ici le règne de Dieu par la conversion de ces pauvres hérétiques. Aidez-nous par vos prières et que vos lecteurs généreux nous aident aussi..... leur obole leur sera rendu au centuple.

Tout à vous

E. Bonald O. M. I.

MGR L'ARCHEVEQUE DE RETOUR D'EUROPE.

Le 2 du courant, à 8½ hrs, toute la population catholique de

Saint-Boniface se trouvait réunie à la gare du Pacifique à Winnipeg pour recevoir Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque. Sur chaque figure se traduisait franchement la joie surabondante, inondant l'âme de ceux qui attendaient si impatiemment leur père et chef dont ils avaient été séparés depuis cinq longs mois. A peine Sa Grandeur avait-elle mis pied à terre, que Monsieur le Grand Vicaire, accompagné de tout le personnel de l'Archevêché et de plusieurs autres prêtres venus expressément pour la circonstance se jetaient à ses pieds pour y recevoir une première bénédiction. Tous les catholiques se présentèrent avec empressement auprès de Monseigneur qui donna à chacun une chaleureuse poignée de main. C'était un besoin impérieux qu'il fallait satisfaire pour les catholiques accourus à sa rencontre, que de venir chacun à son tour, s'agenouiller aux pieds de leur archevêque. Monseigneur monta prestement et sans plus tarder dans une voiture qui l'attendait, car la Cathédrale avait ouvert ses portes bien grandes et bien larges pour y recevoir celui qui fait sa gloire; et les cloches, l'appelant de leur voix la plus joyeuse, semblaient lui dire de bien loin de se hâter.

En route la voiture qui porte Sa Grandeur est escortée des cadets du Collège de Saint-Boniface et d'une cavalcade suivie d'une centaine de voitures. Dans cette suite, on y remarquait son honneur le Maire Turenne, les présidents de nos sociétés catholiques et de bienfaisance, et les notables de la ville. Cette démonstration non seulement a dû réjouir le cœur de Sa Grandeur, mais aussi celui de Dieu lui-même, car aux yeux de nos frères séparés, il était prouvé par là quelle estime les catholiques portent à ceux qui composent la hiérarchie de l'Eglise et c'était aussi l'aveu franc de nos principes qui consistent à remplir ses devoirs religieux, à faire de la religion non seulement dans l'intimité, au milieu de la famille, mais en dehors de chez nous, partout et toujours.

L'entrée de Monseigneur à Saint-Boniface fut vraiment triomphale. La route était décorée de drapeaux, ici c'est un fleur de lys, là, c'est celui de la fière Albion, ailleurs et en plus grand nombre c'est notre beau Carillon Sacré-Cœur.

A toutes ces couleurs éclatantes, à tous ces sourires que lançaient les figures, et les décorations se mêlaient les voix d'enfants qui se répondaient les uns aux autres : Laudate pueri

Dominun, Laudate nomen Domini: Enfants, louez le Seigneur; — louez le nom de votre "Maître".

Après une courte visite à l'oratoire privé, Monseigneur accompagné de son clergé, fait son entrée dans sa cathédrale où il célèbre immédiatement la messe basse. Aussitôt après, Mr le Grand Vicaire, du haut de la chaire, lut l'adresse suivante:

A SA GRANDEUR MGR. L. P. A. LANGEVIN O. M. I., ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

Monseigneur,

Au nom du clergé, au nom du diocèse, au nom de la paroisse de Saint-Boniface, au nom de votre personnel et en mon nom propre, je rends grâce à Dieu de vous avoir ramené au milieu de nous.

Votre trône archiépiscopal a été longtemps vide et a jeté un voile d'ennui et de tristesse sur nos plus belles fêtes.

Vous aviez certes bien droit à un peu de repos: vos incessantes sollicitudes, vos nombreuses veilles, vos travaux quotidiens réclamaient un peu de calme et l'éloignement des affaires. Votre devoir de religieux vous appelait au Chapitre de votre Communauté et, votre devoir d'Archevêque vous appelait aux pieds du Souverain Pontife. Avant d'accomplir ces devoirs, vous êtes allé visiter la Terre Sainte. Votre âme est allée se remplir aux sources mêmes du Christianisme. Vous avez voyagé sur ces grandes mers, tombeaux immenses où tant de mortels sont ensevelis; vous avez visité le berceau du Sauveur, les pays dans lesquels Il a voyagé et la montagne sur laquelle Il est mort. Vous êtes ensuite venu au centre de la Catholicité, aux pieds du Successeur de Saint Pierre.— Vous avez ouvert votre cœur d'Evêque au bon Pie X; vous avez recueilli de ses lèvres des paroles qui non seulement vous ont rassuré mais vous ont inondé de consolations! "Bene laborasti .. bene certasti....

Vous nous revenez nous apportant un parfum de Rome et de la Terre Sainte, une recrudescence de Foi et de Piété. La joie est dans tous les cœurs. Vous devez sentir, Monseigneur, que vous revenez chez vous et que la famille est contente de vous revoir.

Je suis heureux, en remettant entre vos main la charge d'honneur et de confiance que vous aviez placée sur mes faibles épaules, de pouvoir vous dire que la forte direction que vous aviez imprimée aux affaires, la bonne volonté des Fidèles et la

grande collaboration du clergé ont fait que les choses ont suivi leur cours, avec toutefois un mouvement de ralentissement, mais votre présence saura de nouveau tout ranimer.

Nous aurions été heureux, Monseigneur, de voir à vos côtés le très Révérend Père Lacombe, l'Ange Gardien de votre voyage, le vieux "Chef" qui, habitué à commander dans sa tribu et sa nation, conserve ses habitudes un peu partout, sait se faire entendre et obéir auprès des Princes de la finance et des chemins de fer, sait arriver auprès des têtes couronnées, mais homme de foi, s'arrête tremblant et ému et s'agenouille, les yeux humides de larmes, auprès du grand chef de la prière dont les moindres désirs sont pour lui comme pour vous des ordres impérieux.

Comptez, Monseigneur, sur le dévouement de votre clergé et de vos communautés, sur la soumission religieuse de vos fidèles et sur la bonne volonté de tous.

Veillez, Monseigneur, répandre sur les présents et les absents cette bénédiction paternelle que Dieu ratifie toujours

Saint-Boniface, le 2 octobre 1904.

Monseigneur a répondu à cette adresse par des paroles pleines de sentiments. Il nous a raconté en quelques mots son voyage en Terre Sainte et en Europe, nous assurant que notre souvenir l'avait accompagné partout, surtout aux Lieux Saints où il avait prié pour nous tous

Malgré les fatigues du voyage, Monseigneur a su trouver dans son dévouement la force de visiter, durant la semaine qui suivit son arrivée, les communautés et institutions religieuses de Saint-Boniface et de Winnipeg. Il repartit le 9 du courant pour Montréal, devant assister au dévoilement de la Statue de Notre Dame du Cap et à la Convention des Evêques du pays.

ETRANGE THEOLOGIE D'UN MOINE!

Waldeck Rousseau, de triste mémoire, persécuteur de l'Eglise, auteur de la loi contre les congrégations religieuses en France, auteur même du fameux cri de guerre adopté par Gambetta, "Le cléricalisme, voilà l'ennemi", a été absout, à l'heure de la mort, par un religieux Dominicain, sans qu'il y ait eu la moindre rétractation publique ni même la moindre explication de la part du moribond. Les bons catholiques gémissent, quelques uns crient au scandale!

On lit dans le "Petit Journal" cité par la "Gazette de Liège" du 18 août 1904. "Petit détail historique oublié dans toutes les nécrologies de Waldeck Rousseau. La fameuse phrase: "le cléricalisme voilà l'ennemi" que s'appropriâ Gambetta lui fut suggérée par Waldeck Rousseau. Emile Girardin, quelque temps avant sa mort, racontait chez Madame Adam, à Léandre Sardou, père de l'auteur dramatique, le fait qu'il tenait de Gambetta lui-même. La phrase avait été prononcée dans une conversation particulière et Gambetta l'avait saisie au vol et lui avait fait son sort".

Et c'est un pareil ennemi de l'Eglise, un tel persécuteur des moines, un contempteur public des évêques de France, qu'un moine absout sans rien exiger de lui pour la réparation du mal accompli et du scandale donné!

Au Canada, un pareil prêtre resterait-il sans blâme public de la part de son évêque?

Au dire du moine qui a tenu une telle conduite, ce Waldeck Rousseau méconnu aurait été un petit saint! C'est un peu fort! Pauvre France!!

VINDEX.

DING! DANG! DONG!

Le 9 du courant eu lieu à la cathédrale de Saint-Boniface, l'ordination à la prêtrise de M. l'abbé Prud'homme de Saint-Boniface. Le lendemain, dans cette même cathédrale, il célébra la première messe à laquelle assistait sa famille et un grand nombre de prêtres et d'amis. Nous disons de tout cœur au jeune lévite: "Ad multos annos".

11 octobre.— M. l'abbé Jos. Prud'homme nous laisse aujourd'hui pour Rome devant y poursuivre ses études théologiques au Collège Canadien. Bon voyage!

Arrivés dernièrement dans le diocèse: MM les abbés Nadeau et Munro. M. Nadeau est nommé vicaire à Ste-Anne des Chênes et M. Munro assistant de M. l'abbé Garon à Wolsely.